



HAL
open science

Introduction

Thomas Bénatouïl, Isabelle Draelants

► **To cite this version:**

Thomas Bénatouïl, Isabelle Draelants. Introduction. Th. Bénatouïl - Is. Draelants (éd.). *Expertus sum. L'expérience par les sens dans la philosophie naturelle médiévale. Actes du colloque international de Pont-à-Mousson, 5-7 février 2009*, 40, pp.3-16, 2011, *Micrologus' Library*, 978-88-8440-404-3. halshs-03099328

HAL Id: halshs-03099328

<https://shs.hal.science/halshs-03099328>

Submitted on 6 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thomas Bénatouïl – Isabelle Draelants

INTRODUCTION

Mais de toutes ces choses que nous proposons – certaines que nous avons nous-mêmes vérifiées par l'expérience, et certaines que nous avançons à partir des dires de ceux que nous repérons –, il n'est pas facile de dire quelque chose, si elles ne sont pas vérifiées par l'expérience.

(Albert le Grand, *Traité des plantes*, VI, 1, 1)¹.

L'expérience moderne est-elle une *Proles sine matre creata*?² Cet ouvrage tend à montrer au contraire que le concept et la pratique de l'expérience existent au Moyen Âge et sont invoqués de plus en plus souvent à partir du 13^e siècle dans le cadre de la philosophie de la nature. Notre propos n'est toutefois pas de verser dans le continuisme pour trouver dans la science moderne des antécédents médiévaux. En effet, l'expérience médiévale est à rapporter à un contexte et à une épistémologie propres aux disciplines qui appartiennent à la philosophie naturelle ou l'environnent: la physique, la «biologie» – ou plutôt ses équivalents médiévaux que sont la science de la génération et de la corruption, la zoologie, la botanique, la minéralogie –, la médecine, l'astronomie et l'astrologie, mais aussi les sciences émergentes aux 13^e et 14^e siècles, alchimie et optique. Le but de cet ouvrage est d'examiner les formes, les sources, les effets et l'influence de ces usages nouveaux de l'expérience dans ces domaines du savoir qui forment la *natura rerum* médiévale.

1. *De vegetabilibus*, VI, 1, 1, éd. Alberti Magni ex ordine praedicatorum *De vegetabilibus libri VII*, éd. E. Meyer, C. Jessen, Berlin 1867, 339-40: *Earum autem, quas ponemus, quasdam quidem ipsi nos experimento probavimus, quasdam autem referimus ex dictis eorum, quos comperimus non de facili aliqua dicere nisi probata per experimentum.*

2. Le mot est de Montesquieu, à la fin de *l'Esprit des lois*. Il l'empruntait à Ovide, pour dire que son œuvre n'avait pas eu de modèle.

Le thème de l'expérience a évidemment déjà fait l'objet d'études d'histoire de la philosophie et des sciences, non seulement dans une perspective diachronique ample³, mais aussi dans son moment médiéval⁴. Elles ont montré que, si l'expérience médiévale est une réalité, il n'y a en revanche pas chez les savants médiévaux, avant le 12^e siècle au plus tôt, de prise de conscience collective de l'importance de l'expérience pour construire un savoir⁵. Plusieurs facteurs

3. Pour une perspective philosophico-historique en Orient et en Occident, voir par exemple les différentes contributions du volume édité par C. Esposito et P. Porro, *L'esperienza. L'esperienza. Die Erfahrung. Experience*, Turnhout 2005 (Quaestio. *Annuaire d'histoire de la métaphysique*, 4), ainsi que celles du colloque du Lessico Intelletuale Europeo, orchestré à Rome en 2001 par M. Veneziani, *Experientia. X Colloquio Internazionale del Lessico Intelletuale Europeo (Roma, 4-6 gennaio 2001)*, Firenze 2002.

4. Citons simplement les études classiques de L. Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, II, Oxford – New York 1923, et de R. Crombie, *Robert Grosseteste and the Origins of Experimental Science 1100-1700*, Oxford 1953, et quelques ouvrages récents qui n'examinent pas l'expérience en elle-même mais renouvellent l'approche de domaines où elle joue un rôle décisif: C. Silvi, *Science médiévale et vérité. Étude linguistique de l'expression du vrai dans le discours scientifique en langue vulgaire*, Paris 2003; W. Newman, *Promethean Ambitions*, Chicago 2004 sur l'alchimie au Moyen Âge et à la Renaissance, auquel on peut ajouter W. R. Newman, «Art, Nature, and Experiment among some Aristotelian Alchemists», dans *Texts and Contexts in Ancient and Medieval Science: Studies on the Occasion of John E. Murdoch's Seventieth Birthday*, éd. E. Sylla, M. McVaugh, Leiden 1997, 305-17. Pour la médecine, M. McVaugh, *The Rational Surgery of the Middle Ages*, Firenze 2006 (Micrologus' Library, 15), et les articles de H. Schipperges, «Zum Topos von ratio et experimentum», dans *Fachprosa-Studien: Beiträge zur mittelalterlichen Wissenschafts und Geistesgeschichte*, éd. G. Keil, P. Assion, W.F. Daems, H.-U. Roehl, Berlin 1982, 25-36, et de J. Agrimi et Ch. Crisciani, «Per una ricerca su *experimentum-experimenta*: Riflessione epistemologica e tradizione medica (secolo XIII-XV)», dans *Presenza del lessico greco e latino nelle lingue contemporanee*, éd. P. Janni, I. Mazzini, Macerata 1990, 9-49, ou encore D. Jacquart, «Médecine universitaire et créativité intellectuelle à la fin du Moyen Âge», dans *Sedes scientiae, L'émergence de la recherche à l'Université. Contributions au séminaire d'histoire des sciences 2001-2002*, éd. P. Radelet, B. Van Tiggelen, Louvain-la-Neuve 2003 (Réminiscences, 6), 17-27. Pour la magie, quelques chapitres touchent la problématique de l'expérience dans la monographie de J.-P. Boudet, *Entre science et nigromance: Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XII^e-XVI^e siècles)*, Paris 2006. Enfin, l'expérience pré-moderne chez Roger Bacon est analysée dans J. Hackett, éd., *Roger Bacon and the Sciences*, Leiden 1997 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, 57).

5. Comme le dit Hugues de Saint-Victor, *Didascalicon* II, c. 17: «Comme la logique et la mathématique précèdent la physique dans l'ordre du savoir, et jouent pour elle le rôle d'un outil dont on doit posséder l'usage avant de se livrer aux spéculations physiennes, il a bien fallu qu'elles établissent leur champs d'étude, non pas dans la réalité, où l'expérience est trompeuse, mais dans la seule raison, où demeure la vérité inébranlable, et qu'après cela, elles descendent sous la conduite de la raison jusqu'au terrain de l'expérience» (trad. M. Lemoine). Éd. *Hugonis de Sancto Victore Didascalicon De Studio Legendi*, Washing-

INTRODUCTION

sont décisifs dans cette prise de conscience. D'abord, la mise en circulation des œuvres traduites du grec au latin et de l'arabe au latin, c'est-à-dire les traductions des ouvrages d'Aristote (5^e-4^e siècle avant notre ère) et de tous les commentateurs arabes et traités de médecine et d'astrologie arabes. Cette assimilation de nouvelles connaissances commence à la fin du 12^e siècle et surtout au 13^e siècle en Occident. Ensuite, l'idée d'Aristote selon laquelle la connaissance a lieu à partir des sensations que nous procurent nos cinq sens, et qu'à partir de ces «expériences» répétées, il est possible de tirer des idées universelles par abstraction. Cette idée s'installe au 13^e siècle en Occident. L'apport de la médecine hippocratique est un autre adjuvant; elle avait en partie survécu en Occident, mais s'est renouvelée avec la mise à disposition des traductions des œuvres des médecins arabes à partir du 11^e (via les traductions de Constantin l'Africain au Mont-Cassin) et du 12^e siècle (via les traductions de Gérard de Crémone à Tolède). Cette médecine grecque, reprise par Galien puis par tous les médecins arabes et occidentaux, considère que les deux piliers de la connaissance médicale sont la raison et l'expérience.

Cet ouvrage approfondit l'examen de ces trois facteurs et confirme amplement leur importance, mais traite également certains aspects de la question qui n'ont pas été abordés de manière appropriée dans les travaux antérieurs, en particulier la question de l'émergence proprement médiévale d'un type «d'épreuve par les sens». Pour ce faire, on insiste sur la *spécificité des usages de l'expérience par les sens* du douzième au quinzième siècles. Cette spécificité est déterminée selon deux axes.

Le premier est historique: en quoi cette expérience médiévale hérite-t-elle de celle présente dans les textes philosophiques traduits du grec, de l'arabe et de l'hébreu à partir du douzième siècle et en quoi prépare-t-elle l'évolution ultérieure, à la Renaissance puis à l'âge classique, de la notion d'expérience? Il ne s'agit cependant pas,

ton 1939 (Studies in Medieval and Renaissance Latin 10): *quia enim logica et mathematica priores sunt ordine discendi quam physica, et ad eam quodammodo instrumenti vice fungitur quibus unumquemque primum informari oportet antequam physica speculationi operam det, necesse fuit ut non in actibus rerum, ubi fallax experimentum est, sed in sola ratione, ubi inconcussa veritas manet, suam considerationem ponerent, deinde ipsa ratione previa ad experientiam rerum descenderent.* Il s'agit de la seule occurrence de l'expérience dans cette œuvre, montrant la méfiance expérimentale du douzième siècle et préparant son émergence scientifique au siècle suivant. Elle illustre aussi l'indissolubilité du couple expérience-raison dans le débat philosophique médiéval.

on l'a dit, de chercher une continuité entre Antiquité et Moyen Âge ou Moyen Âge et époque moderne, mais au contraire de plonger dans le contexte intellectuel d'une époque et ses références culturelles propres. C'est la raison pour laquelle chacune des trois parties de l'ouvrage débute par un article sur le statut de l'expérience dans le savoir antique (philosophie naturelle / alchimie / médecine): ces articles visent à passer en revue les éléments et les enjeux spécifiques de l'expérience dans les textes grecs et à commencer à mettre en évidence, à partir d'une perspective relative à l'Antiquité, les caractéristiques des auteurs médiévaux. Les autres articles, qui portent sur ces derniers, insistent quant à eux sur les transformations que font subir les savants médiévaux aux concepts ou instruments qu'ils empruntent à l'Antiquité et à l'Orient, et conjurent d'un même mouvement toute assimilation hâtive de l'expérience médiévale aux théories et aux pratiques de l'expérimentation qui s'élaborent progressivement de la Renaissance au dix-neuvième siècle.

Rappelons en effet brièvement trois caractéristiques de l'expérience au Moyen Âge qui empêchent de l'assimiler à l'expérimentation des modernes et dont les articles de ce volume donnent de nombreux exemples. D'abord, l'expérience n'est pas toujours, voire rarement, directe: les savants médiévaux invoquent souvent des expériences qu'ils n'ont pas menées personnellement et qu'ils ont trouvées rapportées dans des livres. Ensuite, l'expérience peut porter sur des êtres ou des phénomènes surnaturels ou spirituels: elle n'est limitée ni à l'ordre commun de la nature ni à ce qui se perçoit par les sens. Enfin, même lorsqu'elle est directe et concerne des phénomènes physiques, l'expérience est une observation, parfois répétée, de la nature mais ne constitue pas une opération méthodique de manipulation de la nature visant à vérifier une hypothèse⁶.

Cette description de l'expérience médiévale n'est toutefois pas adéquate, car elle est entièrement rétrospective et négative; elle ne doit servir qu'à mettre en garde contre les rapprochements peu éclairants avec l'époque moderne. Pour comprendre la cohérence des théories et des pratiques médiévales de l'expérience, il faut examiner leur spécificité selon un second axe, que l'on pourrait dire

6. Certains historiens ont attribué à Roger Bacon la réalisation d'expérimentation au sens moderne, mais, même s'ils ont raison, Bacon serait une exception et sa conception de l'expérience demeurerait bien différente de celle des modernes, puisqu'il admet une expérience spirituelle. La question de l'originalité de Roger Bacon est traitée dans les articles de S. Williams et de J. Hackett.

INTRODUCTION

épistémologique. Dans les textes médiévaux, l'expérience est invoquée à côté d'autres instances, en particulier l'autorité et la raison, comme le montre le passage d'Hugues de Saint-Victor cité en note 5. Comment se distinguent et s'articulent ces sources ou modes de légitimation du savoir? Quels sont leurs fins et leurs objets? Sont-ils en concurrence ou destinés à collaborer? Tous les articles de cet ouvrage tentent de mettre en évidence la manière précise dont les textes médiévaux répondent explicitement ou implicitement à ces questions. Il s'agira en effet moins de recenser des théories générales de l'expérience que des pratiques, des usages, assez variés selon les domaines de savoir ou les auteurs.

Sous l'influence des modernes qui, de Francis Bacon à Karl Popper, en passant par Galilée, Lavoisier ou Claude Bernard, ont fait de l'expérience un fondement de toutes les sciences, nous avons tendance à voir en elle une sorte d'épreuve de vérité capable de trancher entre les discours ou les théories, parce qu'elle est extérieure à eux (quoique construite en fonction d'eux): l'expérience serait le moment crucial où le savant laisse ou fait parler la nature. Au Moyen Âge, l'expérience n'a pas ce statut décisif (et largement idéalisé si l'on en croit la sociologie contemporaine des sciences); elle est plutôt un type de preuve parmi d'autres et peut se mêler facilement avec la raison ou l'autorité. Loin de définir la méthode scientifique, elle est plutôt justiciable d'une analyse dialectique au sens aristotélicien du terme: elle est un outil argumentatif visant à convaincre son interlocuteur ou lecteur de la vérité de ce que l'on dit⁷.

C'est pourquoi cet ouvrage s'intitule *Expertus sum* et non *experientia*. L'expérience, ce n'est pas seulement une opération d'observation de certains êtres ou faits, c'est aussi souvent dans les textes médiévaux une qualité ou une vertu personnelle de celui qui parle et écrit ou de celui dont on rapporte les dires: l'homme d'expérience ou expérimenté s'oppose à l'ignorant ou au naïf parce qu'il a acquis la maîtrise d'un certain domaine (par contact direct ou non). Dans le titre de ce volume, il faut entendre autant le verbe à la première personne du singulier que l'adjectif. *Expertus sum* mais aussi *cum expertum fuerit* ou *experimentator*, cela signifie non seulement

7. Albert le Grand présente ainsi les «propositions expérimentales» comme l'un des treize types de proposition «qui n'a pas la stabilité de la vérité et la certitude de la raison, mais est choisie par un *opponens* dans la mesure où l'accorde le *respondens*» (*Analytica posteriora*, I, tr. 1, c. 2, cité par I. Draelants dans son article, p. 111).

«avoir été en contact avec ce dont on parle», «être allé voir», «avoir vu», mais aussi «être un spécialiste», «être quelqu'un à qui on peut/doit s'adresser (plutôt qu'à tel ou tel autre) pour avoir une réponse fiable à des questions portant sur tel objet»: la valeur probatoire du contact avec les objets est pour ainsi dire accumulée et transférée dans le sujet. Ce modèle *personnel* de l'expérience est important pour comprendre les usages médiévaux de l'expérience.

Un autre apport de ce volume consiste à identifier un facteur supplémentaire de la promotion épistémologique de l'expérience au 13^e siècle. Il s'agit de la constatation que la cause de certains phénomènes naturels ou propriétés des corps, est «occulte», c'est-à-dire cachée; autrement dit, qu'il n'est possible de les observer qu'à partir de leur effet, qu'on «expérimente» par l'appréhension sensorielle. En ce sens, l'expérience médiévale constitue moins une méthode universelle, qu'une «épreuve par les sens» nécessaire à la connaissance de certains phénomènes naturels. C'est en particulier le cas des vertus naturelles des corps animaux, végétaux et minéraux, que la littérature naturaliste orientale, imprégnée de magie, a contribué à faire connaître en Occident. L'observation, mais aussi la transmission littéraire, de certaines propriétés par les naturalistes, astrologues ou médecins, a même donné lieu à un nouveau genre de recueils à la frontière de la philosophie naturelle, les *experimenta*.

Un passage du *Guide des égarés* III, 37 de Moïse Maimonide montre que cette littérature, dans le monde occidental comme oriental, a pu mener à une dérive appelée «idolâtre». Celle-ci est condamnée à cause de la place qu'elle alloue, pour certains phénomènes dont la cause est occulte, à l'intervention d'une force démoniaque qui dynamiserait les propriétés de corps naturels. Maimonide explicite parfaitement l'ambiguïté du contexte dans lequel se développe au 13^e siècle le concept d'expérience:

ce ne sont là que les branches de certaines pratiques des magiciens, car ce sont des choses qui ne ressortent point du raisonnement physique, et qui conduisent aux opérations magiques, lesquelles s'appuyant nécessairement sur l'astrologie, aboutissent à faire glorifier les astres et à leur faire rendre un culte. Les docteurs le disent expressément 'tout ce qui se pratique comme remède médical n'est pas considéré comme usage des Amorrhéens', ce qui veut dire: tout ce que l'étude de la physique exige est permis, mais les autres pratiques sont défendues [...]. Tu ne seras pas surpris de certaines choses qu'on a permises, comme par exemple le clou du pendu et la dent du renard; car dans ces temps-là on considérait ces choses comme éprouvées

INTRODUCTION

par l'expérience. Elles entraient donc dans la catégorie des médicaments, de la même manière que chez nous on suspend la pivoine sur l'épileptique [...] car tous les remèdes qui, comme ceux-ci, sont éprouvés par l'expérience, quoiqu'ils ne soient point rationnels, il est permis de les employer [...]»⁸.

Tous les articles de cet ouvrage portent donc à s'interroger sur la «distance qui subsiste entre une observation exacte et une vérité vraie»⁹. La première partie du volume est consacrée à la philosophie naturelle et à l'encyclopédisme. Elle s'ouvre sur un texte d'Arnaud ZUCKER qui examine les différents enjeux épistémologiques de l'expérience médiévale en la situant par rapport aux enjeux antiques, en particulier aristotéliens, mais aussi modernes. Baudouin VAN DEN ABEELE examine, du point de vue de la transmission textuelle et manuscrite, l'une des sources mystérieuses du *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré, écrit dans les années 1225-1240: les diverses tentatives d'identification de cette source citée sous le nom *Experimentator* sont discutées et complétées par une analyse du type d'informations empruntées par Thomas à ce texte, qui suggère que l'*Experimentator* devait être un texte accordant une grande place aux propriétés utiles (médicales, diététiques ou magiques) des animaux, qui sont précisément découvertes et établies par l'expérience. Antonella SANNINO s'intéresse à d'autres références contemporaines et répétées aux *experimentatores* ou aux *libri experimentorum*, celles que l'on trouve chez le théologien Guillaume d'Auvergne: elle montre que ces sources d'origine orientale sont utilisées de manière collective et indistincte comme autorités expérimentales dans le cadre d'une épistémologie naturaliste, pour distinguer les phénomènes extraordinaires mais relevant de l'«art magique naturel» et explicables au moyen d'une connaissance par l'expérience des sens.

Isabelle DRAELANTS examine quant à elle le rapport et la distance entre l'épreuve des sens et la transmission de l'autorité livresque chez Albert le Grand, non seulement dans les œuvres de philosophie naturelle, mais aussi dans d'autres opuscules qui n'avaient pas suscité auparavant une telle enquête. En-dehors de ses œuvres de philoso-

8. *Le Guide des Égarés. Traité de philosophie et de théologie de Moïse Ben Maimoun*, éd. et trad. S. Munk, III, Paris 1866, 283-84. Moïse Maimonide est adepte d'un judaïsme rabbinique rationnel nourri d'aristotélisme. Son *Guide* a été traduit en latin vers 1225 et a influencé notamment Guillaume d'Auvergne dans son *De legibus*.

9. Pour reprendre les mots poétiques de Claude Roy, dans le recueil de maximes *Temps variable avec éclaircies*, Paris 1984 (Gallimard).

phie naturelle, où la motivation de transmettre une information validée par les livres et par sa propre expérience est primordiale, Albert souligne largement l'importance de la démarche logique rationnelle comme critère scientifique.

Les deux articles qui suivent traitent du problème classique du statut et des rôles de l'expérience chez Roger Bacon, qui a été souvent tenu pour un précurseur de la méthode expérimentale. Steven J. WILLIAMS s'intéresse à sa formation et au contexte dans lequel sa pensée s'est développée: contre certaines thèses de R. Southern, il montre que Roger Bacon s'est formé et reconnu des maîtres autant en Angleterre que sur le Continent, et que la pensée scolastique comme la culture médiévale contenaient bien des éléments capables de nourrir «l'empirisme» du *Docteur admirable*. Jeremiah HACKETT examine quant à lui la manière dont Bacon transforme et étend la notion aristotélicienne d'expérience et décrit la méthode et les nombreuses prérogatives de sa *scientia experimentalis* par rapport aux autres sciences, ce qui ne le conduit pas pour autant à définir ou pratiquer la méthode expérimentale.

Les deux derniers articles étendent leur analyse jusqu'à l'époque moderne. Dans un article où il couvre de manière approfondie l'ensemble des témoignages de l'érudition naturaliste médiévale et moderne, Bernd ROLING s'intéresse aux savoirs d'expérience et à leur documentation sur la monstruosité, en particulier sur les Sirènes et autres monstres marins, d'Herman de Carinthie à Paracelse ou Conrad Gesner. Il souligne aussi la pérennité des thèmes dans la culture populaire, mais aussi savante, jusqu'au dix-huitième siècle. Eduard FRUNZEANU part quant à lui d'un cas d'expérience d'une plante nouvelle, observée sur la tombe de martyrs en 1572, pour s'interroger sur la manière dont les différentes théories théologiques et philosophiques médiévales de l'ordre naturel, héritées de l'Antiquité, intégraient ou non la possibilité d'une expérience de la nouveauté miraculeuse.

La seconde partie concerne les savoirs astronomique (y compris l'astrologie) et alchimique. Cristina VIANO commence par donner une présentation d'ensemble de l'alchimie gréco-alexandrine (textes conservés, auteurs), de la manière dont y étaient articulées la théorie et la pratique, les concepts philosophiques et l'expérience, et de la façon dont les alchimistes antiques concevaient leur discipline. Dans les textes dont nous disposons, celle-ci apparaît comme un savoir d'abord théorique, alors que l'alchimie médiévale accorde une

INTRODUCTION

importance décisive à l'expérience. Sébastien MOUREAU le montre à propos du *De anima in arte alchemiae*, composé en arabe au 12^e siècle en Espagne et faussement attribué à Avicenne: l'épreuve pratique par les sens et les arguments qui en découlent constituent la base de tout savoir, même s'ils servent essentiellement à fonder une théorie. Dans l'*Ars alchimie* attribué à Michel Scot et étudié par Antony VINCIGUERRA, l'expérience des métaux, revendiquée comme directe, personnelle, et pratique, joue également un grand rôle pour légitimer et construire un savoir qui ne peut pas encore s'appuyer sur des autorités reconnues.

Avant et après ces deux articles sur l'alchimie médiévale, la deuxième partie propose également un examen du cas de l'astronomie et de l'astrologie: bien différentes de l'alchimie, ces disciplines de l'ancien *quadrivium* peuvent néanmoins en être rapprochées du fait du rôle essentiel que l'expérience joue dans leurs défenses et illustrations médiévales, et ce en dépit de la difficulté d'accès de leurs objets célestes. Jose MARTÍNEZ GÁZQUEZ se penche d'abord sur le *Calendrier de Cordoue*, une œuvre arabe du dixième siècle, traduite en latin par Gérard de Crémone, qui recueille des données astronomiques, météorologiques et agricoles et présente ce savoir à la fois théorique et pratique comme issu de l'expérience: y est en particulier invoquée l'autorité de certains *experimentatores*, qui font songer à ceux qui seront cités par Thomas de Cantimpré ou Guillaume d'Auvergne. John TOLAN examine quant à lui la rhétorique de l'expérience chez Pierre Alphonse, Adélard de Bath, Raymond de Marseille ou Daniel de Morley: ils attaquent au nom de l'expérience et de la raison la soumission de leurs adversaires à l'autorité, non pas pour se passer de toute autorité mais pour promouvoir une astronomie et astrologie rénovées, car fondées sur de nouvelles autorités arabes. Dans le dernier article de la deuxième partie, Benedek LÁNG montre comment au début du quinzième siècle, chez Jean Gerson, l'expérience est utilisée pour réfuter l'astrologie et la magie d'une manière qui préfigure apparemment la science moderne, alors qu'il s'agit en réalité de retourner contre les astrologues l'un de leurs principaux arguments, celui de l'expérience, que Gerson admet par ailleurs pour attester certains phénomènes surnaturels.

La troisième et dernière partie est consacrée à la médecine. Julie GIOVACCHINI commence par montrer que la question de l'expérience est au cœur des relations entre médecine et philosophie dans

l'Antiquité, des Hippocratiques à Galien: c'est même dans les débats entre sectes médicales hellénistiques qu'ont été posés les principaux problèmes concernant le statut épistémologique de l'expérience et ses relations avec le raisonnement. Charles BURNETT étudie l'introduction à un texte médical salernitain, la *Summa de saporibus et odoribus*, dont il livre une édition critique et traduit plusieurs longs extraits. Après avoir analysé l'introduction, qui soutient que le goût est le seul des cinq sens nous permettant d'accéder à la «nature des choses», il définit cette enquête comme une collaboration entre la raison et l'expérience et propose différentes sources arabes possibles de cette distinction et de ses usages. Iolanda VENTURA s'intéresse quant à elle à plusieurs commentaires du premier des *Aphorismes* d'Hippocrate et montre comment l'explication de la thèse *experimentum vero fallax* évolue au cours du treizième siècle: d'abord comprise du point de vue de l'activité thérapeutique et dans le contexte du débat entre sectes médicales, la thèse est progressivement liée au problème plus philosophique de l'acquisition d'une connaissance certaine et référée à Aristote. On retrouve cette optique chez le philosophe et médecin Pietro d'Abano, qui conçoit la médecine comme une science d'abord théorique. Quel rôle peut alors y jouer l'expérience particulière du médecin? Pieter DE LEEMANS et Gijs COUCKE répondent à la question en examinant les références à une expérience personnelle par les sens (formulées à la première personne du singulier) dans le commentaire de Pietro d'Abano aux *Problemata* attribués à Aristote. Il s'avère que ces expériences sont souvent empruntées à d'autres auteurs et viennent confirmer ou compléter l'autorité d'Aristote ou de Galien; elles ne sont utilisées que rarement et avec réticence pour les remettre en cause.

L'approche semble assez différente chez les médecins italiens du quatorzième siècle, comme le montre en détail Joël CHANDELIER: ils traitent le problème de l'acquisition d'une connaissance médicale rigoureuse non seulement à partir d'Aristote, mais surtout d'Avicenne. La distinction proposée par ce dernier entre voie expérimentale et voie rationnelle, ainsi que ses règles concernant l'observation des effets des médicaments, les conduisent à explorer les incertitudes de la connaissance médicale, voire à définir une partie strictement expérimentale de la médecine reposant sur le seul talent pratique du médecin. Si la chirurgie demeure un savoir largement intellectuel chez Guy de Chauliac, qui cherche à la fois à la légitimer et à l'enseigner, Sylvie BAZIN montre que sa *Chirurgia Magna* ménage néan-

INTRODUCTION

moins une place à l'expérience pratique, par exemple du fait de l'importance qu'elle accorde à l'anatomie, révélée par la dissection, ou dans le court témoignage personnel atypique qu'elle inclut à propos de la Peste de 1348.

À une exception près¹⁰, tous les articles sur le Moyen Âge¹¹ dans ce volume ont été présentés lors du colloque qui s'est tenu à l'Ancienne Abbaye des Prémontrés, à Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle) du jeudi 5 au samedi 7 février 2009. Nous – Thomas Bénatouïl et Isabelle Draelants – avons organisé le colloque avec l'aide de Lydie Rollin, Emmanuelle Kuhry, Anny Bégard, avec l'assistance quotidienne de Marie-Christine Duchenne, principale collaboratrice de l'*Atelier Vincent de Beauvais*, qui n'a ménagé ni son temps ni son énergie patiente, de Iolanda Ventura et d'Eduard Frunzeanu, qui ont tous deux séjourné à l'*Atelier* comme chercheurs en post-doctorat. Nous les remercions avec amitié pour nos échanges fructueux.

Nous avons la volonté de donner à la rencontre une véritable dimension internationale; elle l'a acquise grâce à l'intérêt de collègues français, belges, allemands, anglais, italiens, espagnols, roumains, hongrois, américains que nous avons été très heureux d'accueillir. Lors du colloque, chaque session thématique (épistémologie, philosophie naturelle, médecine, alchimie) était conclue par une discussion des communications des médiévistes par un spécialiste de l'Antiquité qui en avait préalablement reçu la teneur. En outre, lors de la préparation de la publication, chaque texte a été soumis à trois lecteurs qui ont suggéré des corrections et améliorations. Parmi eux, nous sommes redevables particulièrement à Jean-Patrice Boudet, Luc Deitz et David Juste. Nous remercions tous les intervenants qui se sont pliés aux contraintes de ces «discussions» successives: elles ont permis, nous semble-t-il, d'enrichir les analyses contenues finalement dans cet ouvrage.

L'idée de ce colloque a germé durant plusieurs années de lectures de commentaires et autres textes de philosophie naturelle où la notion d'expérience apparaissait sous toutes sortes de formes, dont

10. Malade, Antonella Sannino n'est pas venue présenter son texte au colloque.

11. Les trois textes sur l'Antiquité qui figurent dans ce volume n'ont pas été présentés sous cette forme lors du colloque, mais leurs auteurs (A. Zucker, C. Viano, J. Giovacchini) y ont participé en discutant, chacun de manière précise, un ensemble de communications. Nous les remercions vivement de s'être prêtés à cet exercice inhabituel et difficile.

certaines n'ont pas encore été suffisamment explorées; mais l'impulsion réelle pour concrétiser cette idée est venue d'une suggestion de Monique PAULMIER-FOUCART, membre émérite de l'*Atelier Vincent de Beauvais*, que nous remercions chaleureusement pour ses encouragements, ses conseils et ses notes de lecture. Elle a aussi nourri les discussions et a relu attentivement presque tous les textes en vue de la publication. Nous lui sommes très reconnaissants pour le temps, l'intelligence et la vaste culture qu'elle a consacrés à ce projet.

L'initiative du colloque s'inscrit dans les travaux de l'*Atelier Vincent de Beauvais*, créé par Jean Schneider dans les années soixante-dix et qui se consacre aujourd'hui à l'étude de «l'encyclopédisme médiéval et la transmission des connaissances». L'*Atelier VdB* appartenait depuis les années 1980 à l'*Atelier de recherches sur les Textes Médiévaux* (ARTEM), dirigé ces dernières années par Pierre Pégeot, et, depuis 2000, à l'Unité Mixte de Recherche 7002 «Moyen Âge», sous la houlette de Patrick Corbet. Cette UMR a été dissoute à la fin 2008; lui a succédé une nouvelle équipe mixte CNRS-Université Nancy 2, appelée «Centre de médiévistique Jean Schneider (ERL 7229)», dirigée par Isabelle Draelants.

Le colloque était aussi l'expression du projet SOURCENCYME¹², qui porte sur la compilation encyclopédique médiévale latine et ses sources philosophiques et scientifiques. Ce programme vise à constituer un corpus des textes encyclopédiques latins du treizième siècle, disponible sur Internet. La particularité de ce corpus est sa conception dynamique, à un double égard: il évoluera continuellement, autant du point de vue des textes enregistrés, qui peuvent être ajoutés, corrigés et améliorés, que du point de vue des annotations scientifiques qui l'accompagnent. Une plateforme collaborative en ligne permettra dès 2011 aux chercheurs d'enrichir les trois appareils prévus (descriptions des auteurs et œuvres sources, identification de

12. SOURCENCYME est financé par l'Agence nationale pour la Recherche (ANR), et réunit les équipes de l'*Atelier Vincent de Beauvais*, du laboratoire ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française, Etienne Petitjean, Jessika Pérignon, Jean-Marie Pierrel), du Laboratoire de Philosophie et d'Histoire des Sciences-Archives Henri Poincaré (Th. Bénatouïl), du Centre Michel de Bouärd / CRAHAM de Caen (M.-A. Avenel, B. Gauvin, C. Jacquemard), et du Centre d'études Préhistoire-Antiquité-Moyen Âge / CEPAM de Nice (A. Zucker), auxquels se joignent des collègues émanant d'équipes étrangères, bien représentées dans ce colloque. Le projet est soutenu par la Maison des Sciences de l'Homme Lorraine depuis sa création en 2005, dans le cadre de l'axe 2 «Langues, textes et documents». Cf. <http://www.univ-nancy2.fr/MOYENAGE/VincentdeBeauvais/ProgrammeSources.html>.

INTRODUCTION

ces sources, annotations historiques et philologiques sur la transmission des connaissances).

Ce colloque et sa publication n'auraient pas été possibles sans l'aide d'un grand nombre d'institutions et de personnes, dont certaines ont déjà été mentionnées. Le colloque a été financé par l'Université Nancy 2 et la Région Lorraine, l'Unité de Formation et de Recherche (UFR) «Connaissance de l'homme», dont dépend le département de philosophie, et l'UFR d'Histoire-géographie-musicologie de l'Université Nancy 2, les sections 32 et 35 du Comité National du CNRS ainsi que l'Institut Universitaire de France¹³. L'Agence Nationale pour la Recherche, à travers le programme SOURCENCYME, a contribué quant à elle au financement de la publication des actes du colloque. Agostino Paravicini-Bagliani, directeur de la Società per lo studio del Medioevo (Sismel) l'a accueilli avec un intérêt dont nous lui sommes reconnaissants dans la prestigieuse collection qu'il dirige avec maestria. Enfin, c'est un plaisir de remercier Michèle Courtois et Sébastien Moureau, qui ont contribué, une fois le volume préparé, à retrouver nombre de coquilles qui seraient restées inévitables, à établir les index et à traquer les infidélités aux normes bibliographiques.

Thomas Bénatouïl

Maître de conférences, Université de Nancy2
Membre junior de l'Institut Universitaire de France (France)

Isabelle Draelants

Directrice de recherches, CNRS
Université de Nancy2 (France)

13. Dont Thomas Bénatouïl est membre junior depuis 2008.